

Monique Labidoire, *Mémoire de l'Absence*. Préface de Henry Bulawko : Editinter, 2010, pp. 110.

Quel beau titre repu de signifiés et de sous-entendus ! Quelle poésie poignante, riche en évocations marquantes ! Monique Labidoire nous livre ici quatre suites de poèmes tournant autour du « creusement de [sa] poésie – la Hongrie et la Barbarie – telle une hantise dont elle émerge triomphante par la force de son verbe. Sa mémoire revisite l'absence taraudante des lieux et des paysages de l'Histoire. Livre en quatre partitions et en première instance :

**Partition I : « *Mémoire du Danube* » dédiée à [sa] mère.**

Ici, comme dans tout le recueil, de courts poèmes repliés sur eux-mêmes d'une intensité extraordinaire. Ces petits paragraphes de prose poétique retracent le paysage de l'enfance et les temps de « tribu » juste pour l'amour de faire dialoguer langues tournesols, chants au rythme de la *puszta*, lyrisme maîtrisé, et existences en brûlance. Les violons tzigans burinent les visages alors que « la terre, pénétrée d'approches aléatoires, baigne sa langueur orientale » (20). Cependant le fleuve, d'une activité houleuse, scande les courants les plus contradictoires. Il fait parler les fleurs, les pierres, les herbes... et les passeurs se mettent alors à rêver toute la nuit !

Monique Labidoire remonte la mémoire, orange mécanique, aux inlassables efforts, tel un rocher de Sisyphe tombé et relevé jusqu'au « Zénith de la langue mère » afin d'étancher sa soif dans « tous les interstices » Bel espace d'écriture dont je partage les tenants et les aboutissements. Son labeur porte des fruits tels « l'abricot [qui] instruit la mémoire de vagues remuements » (33). Quelle force de ce Danube magyar où tout un(e) chacun(e) peut méditer son existence afin de transcender ses tours et ses pourtours !

**Partition II : *Mémoire de la barbarie*, dédiée à [son] père.**

Douloureuse mémoire tragique où « le Danube ne recueille plus qu'incandescence » (45). Les mots ne réussissent plus à émettre le moindre sens tant l'absurdité chevauche toutes les âmes à tel point que « Les murs s'habillent de lèpre et de sang » (47). Monique Labidoire traduit l'insoutenable en poésie forgée aux destins horrifiants des Camps de concentration. Elle avance ainsi « dans le poème incarcéré de conscience » dont le tragique tatoue et tatouera à jamais la mémoire du monde entier. Personne ne doit oublier les plus de six millions de disparus ! À la fin de chaque poème,

nous avons ce rappel en vers leitmotiv récurrent pour signifier l'impossibilité intrinsèque d'évoquer cette inhumaine catastrophe : « Après les camps plus de lumière (46) / Après les camps plus d'innocence (52) / Après les camps plus de poètes (54) / Après les camps toujours les ténèbres » (61) ... Litanie lancinante qui touche le lecteur jusqu'au tréfonds de son âme ! L'enregistrement de ces « lourdes pages de la mémoire » finit par cette note reconfortante qui nous sort de l'abîme : « Après les camps le poète écrit le nom de l'espérance ».

### **Partitions III : *Là-bas / Auschwitz – Birkenau / Cracovie***

*Pour Martine et Patrick Monauze*

Ici le ton contenu des partitions précédentes éclate en une colère furieuse contre l'enfer évoqué dans la plus étrange étrangeté ! Le poète avance dans « les mots souillés de matières, dans ce lieu d'effroi tant de fois rejeté » (75). L'horreur est articulée en « serment infini de la mémoire » (76). L'être se dénude de son humanisme et « Ne pas être est bien la question » (78). Le deuil s'installe et la terre, les villes, les plantes, les fleurs... pleurent tout leur saoul mais n'en rachètent rien à l'horreur. Une barbarie retentissante ne menant à aucune lumière ! Tout est noir et « le poème lui aussi entre en enfer » (81). Coupables, le moi, le toi, le nous dans cette entrée en enfer ! Il ne reste plus qu'aux mots d'improviser « en murmure un nouveau Kaddish » (83). Et aux êtres de marcher en silence car « nos chairs nous pouss[ent] irrémédiablement vers le naufrage » (85). Utopique, peut-être, mais positive le poète termine cette partition par une belle note d'espoir : « Maintenant, la diaspora métissée aux couleurs de Babel écoute les paroles de toutes les tribus... » (90). Une petite éclaircie dans les ténèbres de la Barbarie !

### **Partition IV : *L'archet de l'ange / Budapest* Pour Alain Duault**

L'archet de l'ange évoque la musique ou les envolées lyriques du lieu de naissance aussi bien que de « la langue mère » (83). Mais c'est aussi le goût de tant d'épices et de senteurs de tant de parfums. Ici la ville s'anime, agit et réagit tel un vivant participant en compagnie des passeurs, en « pas de deux », du fleuve. Ainsi le Danube revendique « d'une rive à l'autre ses espaces de roseaux » (95) alors que « les tziganes accompagnent allègrement le *bikaver* = vin hongrois = sang de taureau » (97). Et comme la barbarie est passée par là, « L'histoire a marqué les murs au fer rouge » (99), ce qui n'empêche pas le poème de percer lumière de souvenirs tout en égrainant des noms

d'artistes, de musiciens, d'êtres attentifs au passage du temps dans une rythmique qui rappelle les femmes « qui tissent la mémoire d'un peuple » (96). J'ai bien apprécié l'évocation de l'île Sainte Marguerite – où j'ai vécu un certain temps – qui « protège sa position en recul des fièvres » (100). Quelle belle traversée poétique sur « les rives du Danube qui courbe ses hanches et agrippe son inspiration à Buda et son éloquence à Pest » (102).

Poète de l'âme et du cœur, des lieux et de l'Histoire, Monique Labidoire réussit à merveille à nous offrir, dans ce livre, un bouquet de souvenirs transcendant le personnel et le temps. Ce tour de force nous ouvre alors les portes de l'Universel – loin de toute abstraction – mais si proche dans sa prenante concrétude. À lire et à méditer.

Hédi Bouraoui  
Université York  
Toronto, Canada